Le Paysage : entre la perte et l'histoire

Jean-Marc Besse

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/698>

DOI : 10.4000/critiquedart.698

ISBN : 2265-9404

ISSN : 2265-9404

Éditeur

Groupe d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2008

ISBN : 1246-8258

ISSN : 1246-8258

Référence électronique

Jean-Marc Besse, « Le Paysage : entre la perte et l'histoire », *Critique d'art* [En ligne], 32 | Automne 2008, mis en ligne le 30 janvier 2012, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/698> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/critiquedart.698>

Ce document a été généré automatiquement le 10 décembre 2020.

Archives de la critique d'art

Le Paysage : entre la perte et l'histoire

Jean-Marc Besse

RÉFÉRENCE

Berque, Augustin. *La Pensée paysagère*, Paris : Archibooks, 2008, (Crossborders)

Jakob, Michael. *Le Paysage*, Gollion : Infolio, 2008, (Archigraphy)

Lowenthal, David. *Passage du temps sur le paysage*, Gollion : Infolio, 2008, 334p. ill. 21 x 16cm, (Archigraphy)

Tiberghien, Gilles A. *Paysages et jardins divers*, Paris : Ed. Mix, 2008

- 1 La découverte du paysage, selon Georg Simmel, a été avant tout l'expérience d'une double séparation : celle du sujet et du monde, d'une part, et celle du paysage et de la nature, d'autre part. Double séparation ou double extraction, typiquement moderne, qui reflète un mouvement vers l'individualisation des formes de la vie intérieure et extérieure. C'est dans le retrait de l'être humain vis-à-vis de ses engagements mondains et dans sa capacité à considérer le monde pour ainsi dire de l'extérieur, sans y participer, que le « sentiment paysager » serait apparu. Mais ce sentiment serait aussi le produit d'un moment historique, au cours duquel des morceaux d'étendue ont été découpés et isolés par l'art à l'intérieur de ce flux global qu'est la nature, pour être désignés comme des paysages. Le problème posé par le paysage, problème qui relève de l'histoire de la culture mais aussi de la métaphysique, serait alors celui de la possibilité laissée à l'être humain de conserver une relation avec la « grande nature », dans la distance même qui l'en sépare et qui le définit.
- 2 L'ouvrage de Michael Jakob se présente comme un parcours historique plutôt critique vis-à-vis de cette possibilité. Nous vivons aujourd'hui dans une époque qu'il caractérise comme étant celle de l'*omni paysage*, et qui n'est au fond que l'aboutissement d'un processus très ancien, au cours duquel les sociétés occidentales (qui sont les seules qu'il considère dans ce livre) ont régulièrement occulté l'expérience vive de la nature en lui substituant un monde d'images fabriquées. Ce sont ces images qui ont fait, précisément,

les paysages. Les efforts constants de la sensibilité pour atteindre, par l'intermédiaire du paysage, quelque chose comme une « authenticité » de la nature, ont été, jusqu'à notre époque, encadrés et finalement déjoués par de puissantes déterminations culturelles, scientifiques, politiques, et économiques. La leçon que tire Michael Jakob est, au bout du compte, assez désabusée : nous vivons aujourd'hui dans un univers de la médiatisation généralisée, et les images de paysage y contribuent efficacement.

- 3 C'est le même constat mélancolique, avec parfois des accents polémiques, qui traverse le dernier ouvrage d'Augustin Berque. On y retrouve la question centrale de l'authenticité du paysage et de la relation du sujet et de la nature, mais envisagée ici dans une perspective explicitement philosophique. Berque appuie son analyse sur une distinction fondamentale entre la « pensée du paysage » et la « pensée paysagère », qu'il développe en s'appuyant principalement sur une référence à la culture chinoise. La « pensée du paysage » correspond au paradigme moderne qui, d'une part, établit un dualisme entre le sujet et l'objet, et d'autre part réduit la nature à un vaste mécanisme sans finalité. Au sein de ce paradigme, le paysage devient un objet, et ce qui authentiquement *l'anime*, son esprit, disparaît devant les mesures d'un langage qui au fond le méconnaît. A l'opposé, la « pensée paysagère » est la pensée sans langage et la somme des efforts muets effectués par les générations des peuples qui ne se sont pas vus ni représentés comme séparés du monde qui les entourent, mais au contraire sont restés dans ce que Berque appelle la « médiance », c'est-à-dire n'ont pas coupé en deux moitiés (sujet/objet) leur vie individuelle et collective.
- 4 Mais peut-on, et de quelle manière, dépasser le paradigme moderne, ou plus précisément l'espèce d'alternative (être dedans la nature/être dehors) qui semble constituer le fil conducteur des deux ouvrages qui viennent d'être évoqués ? Le paysage ne peut-il être présenté et analysé que sur le mode de la perte, d'une perte inextinguible qui en serait en même temps le ressort le plus profond ? Il est sans doute possible d'adopter un point de vue plus serein vis-à-vis du paysage.
- 5 Et d'abord, peut-être, en acceptant de se laisser enseigner par les paysages, sans considération trop systématique, mais en les ramenant au plus près et au plus vif des émotions et des sollicitations que suscite leur fréquentation. On peut trouver une sorte de confiance dans les paysages, quand on les associe aux voyages et aux récits, aux regards attentifs sur les choses qui germent en nous et autour de nous, et au temps qui les traverse. Dans leur succession, les essais rassemblés par Gilles A. Tiberghien constituent une sorte d'exploration des diverses possibilités de ressentir le monde que provoque l'expérience des paysages et des jardins (un bel essai sur Albert Santos Dumont, l'homme qui voulait ressentir ce que c'est vraiment que vivre dans les airs). Sans nostalgie, avec l'œil aiguisé du critique, Tiberghien trouve dans les jardins qu'il décrit, non pas un monde « à retrouver dans sa nature première », comme il le dit lui-même, mais « une réalité en transformation, transitoire et historiquement marquée ». Car les paysages, tout comme les jardins, sont aussi cela : des rencontres pratiques, actives, entre les hommes et la nature, dont il s'agit, comme le fait le photographe Alex MacLean, de dégager les significations profondes.
- 6 Ces rencontres, c'est-à-dire ces diverses manières d'habiter et de transformer le monde que sont les paysages, constituent l'objet propre du riche ouvrage du géographe David Lowenthal, qui rassemble ici une quinzaine d'essais. Dans l'héritage de George Perkins Marsh (auquel il a consacré une biographie) et de Carl Sauer, Lowenthal montre en quoi les paysages fabriqués par les sociétés sont également porteurs des valeurs morales, des

significations culturelles, ou tout simplement des manières de percevoir et d'imaginer qui sont caractéristiques de ces sociétés (d'où le rapport avec la nature qui diffère en Europe et aux Etats-Unis). Ce qui exclut toute relation purement quantitative avec le paysage, mais exige au contraire une reconnaissance de sa valeur mémorielle et patrimoniale, par exemple, et au fond de la responsabilité vis-à-vis de son avenir. De nouveaux paysages restent aujourd'hui à faire.